

## CHRONIQUE THÉÂTRALE.

*L'Honneur et l'Argent, Philiberte, les Filles de marbre.*

Nous avons eu, aux Célestins, un mois vraiment littéraire : *l'Honneur et l'Argent*, de M. F. Ponsard, *Philiberte*, de M. E. Augier, et *les Filles de marbre*, auxquelles les auteurs ont donné pour costume, au premier acte, le *peplum* antique, un costume assez littéraire, comme vous voyez.

*Ab jove principium.* Disons de suite que la pièce de M. Ponsard a réussi à Lyon comme à Paris. Elle a réussi par ses belles qualités de style, par le côté satyrique et moral qui est le vrai, le grand mérite de cette œuvre. Elle est tout-à-fait de la famille des hautes comédies classiques. Tout s'y rattache : l'austérité et la simplicité de l'action, la trempe et la couleur même des caractères, la symétrie des effets, le dogmatisme raisonneur, la prédominance des qualités éloquentes sur les qualités réputées plus spécialement poétiques, la vigueur et la correction du langage ; il n'y a rien à lui comparer, en ce temps-ci. *L'École des Vieillards*, qu'on a voulu lui opposer, est certainement d'un ordre inférieur ; l'œuvre de M. Ponsard a de plus cet avantage d'être parfaitement de son temps. Certes, le sujet n'est pas neuf en lui-même, et de tous temps les poètes ont tonné contre la puissance de l'or, à laquelle l'art, la famille, l'honneur ont toujours été subordonnés. Cependant M. Ponsard a su donner à ce sujet rebattu des couleurs tellement contemporaines que son œuvre est vivante et toute jeune ; en maint endroit, l'allusion s'échappe en traits acérés ; l'invective a un but et frappe juste, sans se perdre dans le vide, et le parterre d'applaudir, et le parterre a raison, car une œuvre qui ne sort pas des entrailles de la réalité est une œuvre morte d'avance ; une telle œuvre est la condamnation de toutes ces comédies soi-disant anecdotiques, sans portée morale, où tout est sacrifié aux ingénieuses combinaisons des péripéties.

Le défaut de cette pièce, si défaut il y a, est peut-être précisément dans la manière un peu crue dont le thème est exposé ; il règne dans son ensemble une certaine absence de nuances, de demi-teintes, de finesses. La comédie doit châtier, mais autrement que la satire. Elle devient plus noble et plus haute à mesure qu'elle empiète davantage sur le domaine du moraliste ; il faut qu'elle explique les actes qu'elle entrechoque, et, pour y arriver, elle doit sonder les replis du cœur humain. Il est bien vrai que, dans la vie ordinaire, l'on prise l'honneur moins que l'argent, mais extérieurement, en paroles, tout le monde se pique du contraire. Le poète n'a peut-être pas assez insisté sur ce désaccord entre les principes avoués et les actes qui n'y répondent point ; la scène du quatrième acte, où l'on voit tous les créanciers que Georges a payés avec la fortune de sa mère, fuir à son approche, fera comprendre ma pensée ; cette scène frappe fort, mais est-elle bien juste ? n'y a-t-il pas aussi absence d'une certaine délicatesse dans la manière dont la pièce se dénoue ? Lucile qui épouse Georges en présence de sa sœur, et Georges qui se hâte un peu d'aller de l'une à l'autre, me font involontairement éprouver une impression désagréable. La pensée morale semble s'amoindrir à la fin. Le héros perd son auréole, et quand il triomphe, l'intérêt l'abandonne. Quoiqu'il en soit, et malgré ces légères critiques qui naissent surtout du point où chacun se place, *l'Honneur et l'Argent* est un des beaux succès dramatiques de ce temps ; et ce succès fait honneur